

té en lui proposant de l'excepter du privilège. Elle repousse toute concession et continue de lutter contre l'affranchissement du territoire national.

Comment l'avenir jugera-t-il ces étranges citoyens, aveuglés par l'esprit de parti au point d'immoler la patrie s'ils le pouvaient, à leurs vues étroites. Bien sévèrement je le crains. Quelle corruption, quelle aberration de ce beau sentiment de loyauté, quelle sacrilège entente du patriotisme qui divise ainsi les fils d'une même famille et pousse ces Ulstériens à dépouiller leurs frères au bénéfice de l'oppressur.

L'Irlande est par elle-même une nation distincte de l'Angleterre. Ce qu'elle convoite c'est ce que les héroïques révoltés de 37 obtinrent pour nous au sacrifice de leur vie, c'est son autonomie, le droit de gérer ses propres affaires tout en restant tributaire d'Albion.

Je ne sais si mes lectrices auront eu la patience de me suivre jusqu'au bout dans ce résumé imparfait d'une des scènes les plus émouvantes de l'histoire contemporaine ; je me suis figuré que les malheurs et les espérances de la sympathique Irlande, cette cousine celte de notre race, intéresseraient leurs cœurs compatissants. Si ma prévision ne s'est pas réalisée je ne m'en prendrai qu'à mon inhabileté de narratrice.

∞ Cette susdite inhabileté est plus à son aise quand elle vous raconte les événements tout simples de la vie usuelle et quand elle se moque un peu, avec ou sans votre complicité, des innombrables travers de l'humanité.

C'est que l'inconséquence des hommes nous offre tous les jours des sujets de médire ou pour le moins de philosopher :

Vous savez que l'une des manies les plus coûteuses de la haute société européenne consiste dans l'acquisition des peintures de maîtres célèbres, anciens et nouveaux ; dans la réunion du plus grand nombre possible de toiles signées de noms illustres.

Cette passion artistique, où la vanité, dans la majorité des cas, joue le rôle principal, envahit même le Nouveau-Monde. L'invasion des millionnaires américains sur les marchés esthétiques d'outre-mer, n'a pas peu contribué à doubler l'art délicat de la peinture, d'une industrie fort lucrative.

Nos entreprenants voisins qui n'aiment pas à

rester en arrière, à preuve que leur devise officieuse est *Go ahead*, sont même en passe de se faire non-seulement parmi ceux qui achètent, mais au milieu des artistes qui obtiennent des médailles aux expositions et vendent leur tableau fort cher, une réputation enviable.

Nous nous rappelons avoir vu à Paris au salon de peinture de 1891, une immense toile représentant les trois Parques, dont une jeune compatriote de Cleveland était l'auteur, et qui fut jugée digne d'être achetée par le gouvernement français pour l'un de ses musées ou de ses monuments nationaux. Ce chef-d'œuvre d'une américaine était un des rares morceaux qui portassent en un coin de leur cadre doré, la petite plaque de cuivre sur laquelle sont gravés ces mots servant aux visiteurs à défaut de l'instinct artistique qui leur manque souvent, à juger de la valeur des différents concurrents : ACQUIS PAR L'ÉTAT.

Tout ce qu'il y a de riche et de célèbre en France est tenu d'avoir sa galerie de tableaux, à moins d'être cité comme excentrique, sinon comme sauvage.

La plus chère ambition de tel qui est moins riche et moins célèbre, est de le devenir assez pour pouvoir acquérir un chef-d'œuvre, quelque toile rare enviée par tous et dont la possession le poserait parmi les collectionneurs.

Cette mode en un mot, avec la fantaisie du bibelot — qui fait ressembler certaines maisons comme celle de Sardou, l'auteur dramatique, à un musée de céramique ou à un magasin de bric-à-brac, devient une nécessité imposée par la fortune.

Il est utile que les riches soient ainsi forcés de remettre en circulation les biens qu'ils accumulent, car l'amour de l'or pour l'or lui-même qui s'appelle l'avarice, étant un des vices naturels à l'humanité, le précieux métal dont tout le monde a besoin courrait le risque de s'immobiliser chez eux.

Quelle considération par exemple, a pu déterminer Alexandre Dumas à vendre sa riche collection, fruit des efforts, des recherches, des soins de toute une vie ? Par quel goût et quel amour nouveau ce dada ancien, cette passion invétérée seront-ils remplacés chez l'écrivain qui dépasse la soixantaine et par quoi sur ses murs tristes, les toiles aimées ?

L'auteur de Francillon ne semble-t-il pas faire une injustice à sa vieillesse en la dépouillant de